

CHAPITRE IX

L'ÉGLISE ET LE POUVOIR

Parlons maintenant des rapports de l'Église et du pouvoir. Justin sera encore ici notre guide et le type des Chrétiens d'alors.

Au moment dont nous parlons, le christianisme jouissait d'une paix relative. Trajan, quelque cruel qu'il ait été à certains moments de sa vie, semble par sa lettre à Pline, vouloir restreindre plutôt qu'étendre la tradition persécutrice. Hadrien s'était, dans ses meilleurs jours, montré plus favorable encore; et on peut croire que, s'il faillit, ce fut, ou au début de son règne et sous l'influence posthume de Trajan, ou à la fin et pendant sa longue et furieuse agonie. Antonin également avait pu, au commencement de son règne, laisser les persécutions d'Hadrien se continuer; il en est pourtant resté peu de traces, et le règne d'Antonin doit être compté comme un de ceux qui ont fait le moins de martyrs.

Un des signes même de cette paix, comme aussi du progrès de la foi, c'est que l'on commençait à employer contre le christianisme d'autres armes que la calomnie populaire et la persécution. Les lettrés avaient affecté longtemps d'ignorer le christianisme; cette religion de plébéiens et de gens illettrés, ils savaient à peine qu'elle existât; ils auraient eu honte de s'en informer; ils laissaient les petites gens s'en repaître et le commissaire de police y mettre ordre, s'il le voulait. Pas plus que Pline, ils n'avaient assisté ni à une assemblée chrétienne, ni au jugement d'un chrétien: cette doctrine-là et même cette police-là était trop au-dessous d'eux. Mais le temps venait enfin où il n'y avait plus moyen d'ignorer; le christianisme grandissait trop, frappait trop fort à leur porte, remplissait trop ouvertement leurs maisons. Et il n'y avait pas moyen non plus de renvoyer le christianisme purement et simplement au bourreau; car le bourreau ne savait plus qu'y faire. Que voulez-vous? Il fallut en venir, soi philosophe, à discuter avec ces gens-là. Il fallut que l'épicurien Celsus, contemporain d'Hadrien, d'Antonin et peut-être de Marc Aurèle¹, lût les livres des chrétiens ou quelques-uns de leurs livres, et prit la peine de leur répondre. Son *Discours ami de la vérité* (λογος φιλαλήθης) aurait pu s'appeler le catéchisme de l'anti-chrétien; c'est l'écrit d'un homme qui sent et pour lui et pour tout le monde le besoin de continuer, sans doute,

¹ Il avait vécu dès le temps d'Hadrien. Orig., *C. Cels.*, I, 8. Mais il n'a pas dû écrire avant le règne d'Antonin, puisqu'il parle des marcionites et des marcellianistes parus sous ce prince (*ibid.*, V, 62). Il était épicurien (*ibid.*, I, 8) quoiqu'il s'appuie souvent sur des passages de Platon. Outre le *Λόγος φιλαλήθης*, Origène cite deux écrits de lui ou d'un autre Celsus contre les chrétiens. (*Id.*, IV, 56.)

Ce Celsus serait-il le même auquel Lucien a dédié son traité intitulé

mais aussi le besoin de justifier la persécution ; il attaque le christianisme avec art, il l'attaque sur tous les points attaquables ; il multiplie les objections ; quand les objections manquent, les sarcasmes ; il soulève tout ce qu'il peut trouver de passions et de préjugés, politiques, philosophiques, populaires. Et cependant, les vieilles accusations populaires d'orgie, d'infanticide, de promiscuité, d'inceste, d'anthropophagie, il les laisse de côté ; il a du moins cette justice et cette pudeur. Un peu plus tard, il est vrai, Fronton, le célèbre rhéteur, reprendra contre les chrétiens ces calomnies que Celse avait passées sous silence¹ ; mais c'est aussi que Fronton aura à justifier les cruautés de son impérial élève Marc Aurèle. Sous Antonin, le christianisme avait du moins gagné cela.

Non ; Celse adresse au christianisme un autre reproche, et le sujet de ce reproche, c'est ce qui fait la beauté et la grandeur du christianisme. C'est sa prétention de vérité éternelle, de loi universelle, de doctrine ouverte à tous. Qu'il puisse jamais y avoir un même Dieu, une même doctrine, une même vertu pour le Romain et pour le Scythe, pour le riche et pour le pauvre, pour le noble et pour l'esclave, pour le savant et pour l'ignorant, pour le philosophe dans sa chaire et pour la vieille femme à son rouet : cela paraît à Celse du dernier ridicule et de la suprême folie². Quoiqu'il en soit, le temps était venu où les philosophes avaient dû prendre part à la mêlée et où leurs gros

Pseudomantis? On peut le croire, puisque l'un et l'autre sont désignés par Lucien (*ib.*, 21) et par Origène (in *Cels.*, I, 68, IV, 56) comme auteur d'un livre sur la magie.

¹ Minutius Felix, 9 (7), 51.

² Origène, *C. Cels.*, VIII, 72.

livres arrivaient en aide aux massues de plomb des tortureurs.

C'est alors, que pour assurer la paix de l'Église toujours menacée, pour repousser à la fois et les accusations du peuple et les accusations des philosophes, en un mot, pour discuter avec ces adversaires qui discutaient enfin, Justin fait ce qu'avaient déjà fait Aristide et Quadratus. Il s'adresse à la justice du prince et dépose aux portes de la maison Palatine (vers l'an 145?) l'apologie suivante en faveur des chrétiens, la plus ancienne qui nous soit restée :

« A l'empereur Titus Ælius Hadrianus Antoninus Pius Auguste, à Verissimus son fils, philosophe » (celui que les modernes appellent Marc Aurèle) « et à Lucius » (Verus), « philosophe, fils de » (Lucius Verus) « César selon la nature, fils de Pius par adoption, ami de la science, à eux et au sacré sénat et à tout le peuple romain, en faveur d'hommes de toute nation injustement haïs et maltraités, moi, l'un de ces hommes, Justin, fils de Priscus, petit-fils de Bacchius, citoyen de Flavia Neapolis dans la Syrie Palestine, j'ai écrit cette exposition et cette prière :

« Tout homme, véritablement pieux et philosophe, doit, ainsi que la raison l'ordonne, honorer et aimer la seule vérité, jusqu'au point de se refuser à suivre les opinions de ses ancêtres, si elles sont erronées. La raison n'ordonne pas seulement à l'ami de la vérité de s'éloigner de ceux qui pratiquent ou professent l'iniquité. Elle lui ordonne encore, à tout prix, aux dépens de sa vie et en face d'une menace de mort, de pratiquer et de professer lui-même la justice. Vous donc qu'on appelle partout pieux, philosophes, gardiens de la justice, amis de la science ; si vous l'êtes en

effet, vous allez pouvoir le montrer. Car nous venons à vous avec cet écrit, non pour vous flatter et pour gagner votre faveur, mais pour vous demander, après un examen attentif et sérieux, de nous juger. Nous vous demandons de vouloir bien, sans opinion faite d'avance, sans complaisance pour les superstitieux, sans entraînement irréfléchi, sans céder à de vieilles et calomnieuses rumeurs qui seraient demeurées dans vos esprits, rendre votre sentence, non pas sur nous, mais sur vous-même. Pour nous, en effet, nous tenons que personne ne peut nous faire aucun mal, à moins de nous convaincre de quelque crime ou de nous surprendre dans quelque désordre. Vous pouvez nous tuer, vous ne pouvez pas nous nuire.

« Et, si l'on croit ici mes paroles téméraires, je demande que l'on informe sur les crimes reprochés aux chrétiens ; s'ils sont constatés, qu'on les punisse comme tout autre serait puni. Mais si rien n'est constaté, la sage raison ne permet pas qu'uniquement pour satisfaire une calomnieuse rumeur, on fasse tort à des hommes innocents, et, bien plus qu'à eux, à soi-même ; car c'est se faire tort que prononcer, non avec son jugement, mais avec ses passions... C'est une glorieuse condition et c'est la seule condition équitable des sociétés, que les gouvernés puissent justifier de l'innocence de leurs actions et de leurs paroles, et que les gouvernants à leur tour prononcent, non pas appuyés sur une force tyrannique, mais inspirés par la philosophie et la piété ; gouvernés et gouvernants sont alors dans la voie du bien. Car un ancien a dit¹ : « Nulle cité ne pourra être
« heureuse s'il n'y a de la philosophie et chez ceux qui com-

¹ Platon, *de Rep.*, V.

« mandent et chez ceux qui obéissent. » A nous donc, le devoir de rendre compte à tous de notre vie et de notre doctrine, afin de ne pas être responsables des fautes que commettraient dans leur aveuglement ceux qui ne nous connaissent point. A vous, le devoir de nous écouter comme la raison le prescrit et de prononcer en justes juges. Instruits comme vous le serez, si vous n'agissez pas selon la justice, vous serez sans excuse devant Dieu. »

Justin parcourt ensuite la longue série des reproches, des objections, des justifications, des réponses. Il pose hardiment la question entre le paganisme, œuvre du démon, irrémissiblement réprochée, et le christianisme, qui, au risque de son propre sang, l'accusera toujours : « Vous êtes, dit-il, aux païens et aux princes persécuteurs, vous êtes sous l'empire des mauvais démons ; poussés par eux, vous ne nous jugez pas, mais vous nous condamnez. Les démons gouvernent le monde ; ils le gouvernent par la corruption et la peur, et tout ce qui se fait contre nous est leur ouvrage... Mais de vous, princes amis de la piété et de la philosophie, nous n'attendons rien qui ne soit dans l'ordre de la justice.

« Si, néanmoins, comme il arrive aux insensés, vous consentiez à suivre la coutume plutôt que la vérité, faites contre nous tout ce que vous pouvez faire. Ce que peut un prince, lorsqu'il soumet la vérité au préjugé, c'est purement et simplement ce que peut un brigand dans un désert, rien de plus. Du reste, vous ne triompherez pas (*à la lettre* : vous ne ferez pas de libations). Nous en avons pour garant le plus royal et le plus juste de tous les princes, après Dieu son Père, je veux dire le Verbe... Tout ce que nous voyons a été prédit par notre Maître, le Fils, l'envoyé

du Dieu, père et souverain universel, Jésus-Christ dont, nous chrétiens, nous portons le nom; et, en voyant se réaliser ce qu'il a prédit, nous sommes confirmés dans notre foi à ce qu'il a enseigné¹... »

Justin sait parfaitement qu'il est sous le coup du glaive: « On a décrété la mort pour ceux qui enseignent ou seulement confessent le nom du Christ. Ce nom sacré, nous ne l'acceptons pas moins, nous ne l'enseignons pas moins en tous lieux. Si vous recevez nos paroles en ennemis, vous ne pouvez nous faire pis que de nous tuer, ce qui ne nous fera aucun tort; mais ce qui vaudra et à vous et à tous ceux qui auront cédé à une injuste haine et ne s'en seront pas repentis, un éternel supplice par le feu². »

Il ne faut pas se choquer de la rudesse de ce langage. Elle peut étonner les modernes et l'un d'eux ne craint pas de la taxer d'insolence. Je comprends l'étonnement de ce moderne, parce que lui-même comprend bien mal saint Justin. Mais je crois qu'Antonin eût jugé d'une autre façon. Le langage des chrétiens était souvent rude; nous en avons déjà eu la preuve. Il était rude parce que les chrétiens d'alors vivaient dans une atmosphère saturée d'adulation nauséabonde et dans laquelle la bouche des honnêtes gens n'était pas fâchée d'articuler quelquefois des paroles plus franches, les oreilles même des puissants n'étaient toujours pas fâchées de les entendre. De plus, le langage des chrétiens était rude par cela même que leurs actions étaient douces; ces gens qui parlaient si hardiment étaient des gens qui auraient pu et su prendre l'épée, mais

¹ *Apol.*, I, 42.

² 45, V. aussi 47.

qui se laissaient lier les mains et mener à la mort. La franchise de leurs discours était la gardienne de la modération de leur conduite; elle les aidait à se maintenir et contre la défaillance et contre la révolte. Les martyrs se laissaient tuer d'autant plus facilement qu'après eux leurs paroles devaient vivre sans être ni effacées, ni oubliées.

Mais, d'un autre côté, cette franchise et cette rudesse n'étaient pas sans une certaine prudence. Justin savait à quels sentiments il pouvait faire appel et quels échos il pouvait éveiller dans le cœur impérial. Il allait peut-être offenser le païen, peut-être même l'empereur; mais il comptait aller au cœur de l'homme de bien, à la raison du philosophe, à la prévoyance de l'homme d'État. Après tout, le droit de parler avec franchise est toujours acquis à des hommes auxquels, tout en les frappant de mort, on ne peut refuser son estime. Et ce fut là, depuis Trajan et Pline jusqu'à Julien, le sort des chrétiens. On ne cessa de les proscrire; et, tout bas, quelquefois même tout haut, on ne cessa de les estimer. Or, avec un prince honnête et bienveillant comme Antonin, on avait beau jeu pour faire ressortir, ainsi que le fait Justin, cette contradiction choquante entre le cœur qui estime et la main qui frappe. Avec un prince philosophe, entouré de philosophes, se faisant honneur de sa philosophie comme Antonin, on avait beau jeu pour faire ressortir les points de contact du christianisme et de la philosophie. J'ai déjà exposé sur ce sujet les idées des apologistes chrétiens. Les philosophes, selon eux, n'ont été que les précurseurs et les préparateurs du christianisme, inspirés à la même source, quoiqu'ils n'y aient puisé que d'une manière partielle, imparfaite, contradictoire. Les chrétiens sont des philosophes plus complets et plus consé-